

GILLES GENOVESE

LE DOSSIER  
MERZLOTA

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

XXXX

XXXX

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier  
et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou  
d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-125-2

Dépôt légal : mai 2022

*N'attendez pas le jugement dernier. Il a lieu tous les jours.*

ALBERT CAMUS *La Chute*



## **AVERTISSEMENT**

Evidemment tout est inventé. Quoique ... !

Tous les personnages de ce récit sont fictifs et imaginaires. Toutefois, il sera fait référence à des personnalités existantes. Les opinions exprimées dans le récit sont celles des protagonistes de l'histoire. Elles ne reflètent pas nécessairement celles de l'auteur qui n'en revendique aucune paternité.

Si vous n'êtes pas Russe ou russophone, vous ne savez probablement pas ce qu'est le merzlota. Surtout ne cherchez pas ! La réponse viendra.



*Paris le 23 septembre – aéroport Charles de Gaulle*

Déjà plus de deux heures qu'il patiente, appuyé contre le capot de sa Jaguar, une I-Pace à moteur électrique. Cette Jaguar, il la change tous les quatre ans. Celle-ci, de couleur Pearl black, d'un noir intense et néanmoins lumineux, affiche fièrement deux cent mille kilomètres au compteur. Il sera bientôt temps de la remplacer. Pour la dernière fois. Pierre Duranteau envisage enfin de prendre sa retraite. Il en a pourtant allègrement dépassé l'âge légal. Pierre Duranteau n'achète pas ses voitures, il les loue. Dans une autre vie, il était pilote d'avion et d'hélicoptère dans l'armée. Après ses quelque trente-cinq années de service, il est devenu chauffeur de taxi. Sa voiture est son outil de travail et il ne peut se permettre la moindre défaillance mécanique. Déjà que les affaires sont plutôt calmes... ! La LLD, la location longue durée, lui permet de ne pas immobiliser de capital, de bénéficier régulièrement d'un véhicule neuf et toujours en bon état, et enfin d'une assistance qui couvre tous les aléas possibles.

Ce n'est rien de le dire, Pierre Duranteau s'emmerde prodigieusement. Il a écouté la radio, longuement lu son journal. Puis il est sorti faire quelques pas, prendre l'air histoire de s'aérer. Et maintenant il attend toujours appuyé contre le capot du SUV. Cela fait plus de deux heures qu'il attend dans cette file des taxis parisiens accrédités aéroport de Roissy. Et cette file n'avance pas vite. Elle piétine, elle se traîne. Le trafic aérien n'est décidément plus ce qu'il était. Quelques années auparavant, une énorme chute d'activité avait marqué le secteur à la suite d'une pandémie. Il avait fallu beaucoup temps au secteur pour se remettre avant que ne tombe tout un tas de nouvelles restrictions liées aux émissions de CO2 et au bouleversement climatique. Les nouveaux avions à hydrogène n'étaient toujours pas opérationnels et comme le disait Pierre Duranteau à ses collègues taxis, « l'hydrogène, c'est peut-être bien mais il faut de l'énergie pour le produire... ! » Tout cela avait entraîné une seconde crise qui depuis s'éternisait. Les gens voyageaient moins, le tourisme d'affaires, comme on dit, était en panne depuis presque dix ans. Pierre Duranteau avait hésité à abandonner, mais il avait tenu bon. Et il venait tous les matins à Roissy, le prix de la course étant quand même intéressant.

Mais son attente touche à sa fin, le prochain client, c'est pour lui. C'est alors qu'il voit arriver cette grande rousse, qui traîne péniblement une lourde valise coque à roulettes, sur laquelle est juché un gros sac de voyage. Pierre Duranteau se précipite pour ouvrir le coffre de la Jaguar.

La rousse, se hisse maintenant dans le SUV, poussant un gros soupir de soulagement, et s'écroule sur la banquette arrière. Cette auto est un véritable

salon roulant, doté du fameux luxe à l'anglaise. L'intérieur est parsemé de finitions artisanales, doubles surpiqûres sur des sièges d'un cuir blanc haut de gamme, ce cuir qui garnit encore les contre-portes, éclairage blanc, incrustations de la meilleure ronce de noyer. L'immense toit ouvrant inonde l'habitacle d'une lumière tamisée propre à l'endormissement. Pierre Duranteau s'installe maintenant à son volant et l'automobile décolle du trottoir dans un silence impressionnant, effet combiné de la motorisation électrique et d'une isolation phonique poussée à l'extrême. Pierre Duranteau se retourne de trois quarts, interrogeant sa passagère du regard.

— XVe arrondissement, rue Saint-Charles, s'il vous plaît.

Pierre Duranteau adore parler avec ses clients, alors il poursuit.

— Vous arrivez d'où comme ça ?

— De Patagonie et de Terre de Feu.

— C'est le printemps là-bas en ce moment ?

— Oh non ! Plutôt la fin de l'hiver. Il fait encore froid et la température oscille entre moins un et plus cinq. Et il pleut tous les jours.

— Drôle d'endroit pour des vacances.

Jeanne Ulric, la voyageuse, qui vient de se taper vingt heures d'avion, se sent cotonneuse, endormie, vaseuse, et ne souhaite surtout pas tailler la bavette avec ce type qu'elle ne connaît pas et qu'elle ne reverra jamais.

— Vous savez, ce n'était pas vraiment des vacances. Disons plutôt une mission d'étude...

Jeanne Ulric termine à peine sa phrase dans un soupir étouffé que ses yeux se ferment déjà. Elle s'assoupit immédiatement. Pierre Duranteau qui la scrute dans le rétroviseur, n'insiste pas.



*Washington, le 23 septembre – Maison-Blanche*

Elle est la résidence de P.O.T.U.S. et le siège du pouvoir de celui que la presse du monde entier surnomme l'homme le plus puissant de la planète, ce qui de nos jours reste tout de même à relativiser. Cet acronyme, P.O.T.U.S., comme le nomment les agents du Secret service chargés de sa protection, veut tout simplement dire *President of the United States*. Elle est donc un vieux manoir bâti à la fin du XVIIe siècle, incendié par les Anglais en 1814, puis reconstruit, repeint en blanc et maintes fois restauré ou reconditionné. *The White House*, la Maison-Blanche est devenue un symbole planétaire avec l'irrésistible ascension de la puissance américaine tout au long du XXe siècle.

À la Maison-Blanche, ce mardi matin de septembre, ces six hommes semblent tous porter un uniforme, le même uniforme ; costume gris anthracite, chemise blanche et, seul signe distinctif, une cravate-club ornée du blason de leurs universités respectives. À l'heure où les enfants se préparent pour aller à l'école, leurs parents au bureau ou à l'usine, ils sont déjà réunis aux côtés de P.O.T.U.S., le président Coleman, sans veste, col ouvert et sans cravate, manches de chemises roulées sur les avant-bras. Le vice-président Leon Russel, le secrétaire d'État Jack Butler et son collègue de la Défense Peter Woods, et enfin John Griffin, le conseiller à la Sécurité nationale, soit le Conseil de sécurité nationale au quasi grand complet, lorsque deux visiteurs supplémentaires sont introduits par Meredith, la secrétaire personnelle du président.

Difficile de faire plus dissemblable que ces deux hommes. N'étaient leurs regards perçants, deux diamants froids et inquisiteurs, tout les oppose. Stan et Oliver. Laurel et Hardy. L'un, pas très grand et maigre comme deux profils collés, l'autre plutôt dodu avec une grosse tête piriforme posée directement sur les épaules. Hormis le bureau ovale, ils sont rarement ensemble, aussi est-il difficile de les comparer au célèbre duo comique des premiers temps du cinéma muet. Et il faut bien le reconnaître, ces deux hommes n'ont rien de comique.

— Ah ! Peter, James, nous n'attendions plus que vous. Prenez donc place, dit Henry Coleman.

Peter Freeman et James Tucker sont respectivement directeurs de la *Central Intelligence Agency* et celui de la *National Security Agency*.

Il faut savoir que le gouvernement de l'Oncle Sam ne dispose pas moins de dix-huit services de renseignements qui dépendent de plusieurs ministères, ou départements dans le langage américain. Le secrétariat de la Défense en compte déjà neuf à lui tout seul dont la *National Security Agency*,

la NSA. On le sait depuis l'affaire Edward Snowden, la NSA qui, avec ses grandes oreilles disséminées un peu partout dans le monde, dans l'espace, sous la surface des océans, écoute, surveille, espionne absolument tout ce qui se dit sur la planète, téléphones, SMS, emails et tout ce que le monde du XXI<sup>e</sup> siècle peut compter de moyens de communication. Viennent s'ajouter le service de renseignement du département de l'Énergie, ceux de la Sécurité intérieure au nombre de deux, ceux du département de la Justice dont le *Federal Bureau of Investigation*, autrement nommé le FBI, et l'*Office of Intelligence and Analysis*, le *Bureau of Intelligence and Research* rattaché au département d'État, c'est-à-dire le ministère des Affaires étrangères, celui du département du Trésor, *Office of Intelligence and Analysis* et bien sûr, le plus connu dans le monde entier avec le FBI, la *Central Intelligence Agency*, la CIA.

Tout le monde étant présent, la réunion peut alors débuter, d'autant que c'est à la demande de l'un des retardataires, Stan Laurel c'est-à-dire Peter Freeman, que le président des États-Unis a convoqué auprès de lui ces quelques hommes parmi les plus influents du pays. Dès son élection, deux ans plus tôt, Henry Coleman a pris l'habitude de travailler au quotidien dans le petit bureau situé à l'ouest du célèbre Bureau ovale. Pour la circonstance, et compte tenu du nombre de participants, les neuf hauts responsables occupent bien ce célèbre Bureau ovale, situé dans l'aile ouest de la Maison-Blanche. Disposés sur le tapis bleu roi, récemment installé, qui couvre la presque totalité d'un parquet en noyer clair, les fauteuils forment un cercle quasiment parfait entourant le sceau présidentiel. Comme le veut la coutume depuis John Kennedy, tous les présidents font réaliser leur propre tapis à leur entrée dans les lieux. Henry Coleman avait dû se contenter durant presque un an de celui confectionné pour Joe Biden, que Kamala Harris avait, elle, voulu conserver durant la totalité de son mandat quand elle lui avait succédé.

Combien même tous les présidents américains ne l'occupent pas au quotidien, le Bureau ovale est devenu le symbole du pouvoir de P.O.T.U.S., le président des États-Unis. C'est ici que les signatures des décrets présidentiels sont filmées et diffusées sur la totalité de la planète par les médias américains. Dans le passé, plusieurs présidents se mirent ainsi sciemment en scène dans ce bureau, à commencer par John F. Kennedy lors de la crise des missiles de Cuba en 1962 ou Ronald Reagan lors du dramatique accident de la navette spatiale Challenger. Sans parler de Donald Trump qui en usa et abusa, le transformant en plateau de théâtre, de comédie, de *commedia dell'arte* lors de la signature devant cameras des décrets présidentiels ! Franklin D. Roosevelt en fut le premier occupant. Au sous-sol du bureau, un mini bunker abrite le *Secret service*, organisme en charge de la protection rapprochée du président, qui comme son nom ne l'indique pas n'a strictement rien à voir avec les services de renseignements.

Après son diplôme de Stanford, Coleman avait intégré Hogan Lowells, le prestigieux cabinet d'avocats qui étend ses ramifications dans le monde entier telle une toile d'araignée aux multiples bras, et entamé une carrière internationale. Il fut alors un juriste reconnu et réputé impitoyable en affaires.

Veuf très jeune à la suite d'un accident de voiture qui emporta sa femme et son unique enfant, une fille, il ne se remaria jamais consacrant tout son temps aux affaires du cabinet. Plusieurs fois en poste en Europe, il parlait, ce qui est rare pour un américain, le Français et l'Italien. Puis, presque par hasard, il goûta un jour au démon de la politique. D'abord gouverneur de l'Illinois, Henry Coleman était resté presque dix ans sénateur républicain de cet État. Trois ans plus tôt, un heureux concours de circonstances lui permit de briguer l'investiture républicaine embarquant Leon Russel, son vieux complice de toujours, dans le ticket gagnant pour l'élection présidentielle. Et ils l'emportèrent de peu, mais une victoire est une victoire, écartant ainsi Kamala Harris d'un deuxième mandat. Après huit ans de pouvoir démocrate, les électeurs avaient décidé que cela suffisait. D'autant que Coleman qui avait toujours été un républicain modéré, avait su lors de sa campagne attirer vers lui une part du vote démocrate déçu par la première présidente des États-Unis plus à l'aise en paroles que les mains dans le cambouis. Pour ne rien gâcher, le Sénat avait nettement basculé du côté républicain et la chambre des Représentants lui était tout sauf hostile. Coleman avait donc toutes les cartes en main pour mettre en œuvre son programme et conduire son pays vers un nouveau rôle de leader du monde occidental, voire du monde tout court. Ses deux axes restaient évidemment de contenir la Chine, envahissante, et la Russie qui prenait beaucoup trop d'importance à ses yeux auprès de pays autrefois chasse gardée des Américains. Henry Coleman estimait que l'Occident avait eu grand tort, après la chute de l'Union soviétique, de considérer la Russie comme quantité négligeable. Ce pays était resté bien trop isolé sur la scène internationale. Lors de la guerre froide qui s'était étalée de 1945 jusqu'à la chute de l'Union soviétique, les deux grands s'étaient toujours parlé, ce qui avait probablement évité à plusieurs reprises qu'elle ne devînt chaude, voire bouillante. Pourquoi donc ce bilatéralisme avait-il cessé ? Il voulait donc renouer le dialogue sur quelques grands sujets sans pour autant faire preuve de la naïveté habituelle des dirigeants occidentaux qui boivent les paroles lénifiantes des uns et des autres comme du petit-lait. Lui, Coleman, voulait des actes concrets.

La chute de l'Union soviétique, la fin du bloc de l'Est, avaient *de facto* mis fin à cette guerre froide qui avait fait planer, quarante-cinq ans durant, le spectre d'une guerre nucléaire, la menace de l'anéantissement total et celle de la fin de l'Histoire. Et durant cette longue période à l'échelle humaine mais plutôt brève à l'échelle de l'Histoire, il avait bien fallu parler, discuter, négocier avec l'ours russe, et poser des limites, des lignes rouges, à ne pas franchir. Du coup, la rivalité entre les deux grands s'était déplacée sur des terrains de jeu périphériques, notamment en Afrique ou au Proche Orient. Mais l'apocalypse avait été évitée. Soulagé, le monde occidental, sans discuter le moins du monde, avait bu avec avidité, les thèses du chercheur en sciences politiques américain Francis Fukuyama qui avait alors théorisé la fin de l'Histoire. Quelle erreur fondamentale et stratégique cela avait-il été ! Ainsi, les Occidentaux n'avaient-ils pas vu se développer les soubresauts du monde

arabo-musulman, soubresauts qui avaient directement conduit à l'islamisme radical puis à une nouvelle forme de terrorisme. Restée seule, l'hyper puissance américaine, le mot était de Hubert Védrine qui fut dans les années 1980-1990 le Secrétaire général de la présidence de la République française puis ministre des Affaires étrangères, s'était érigée en gendarme du monde, notamment en Irak ou en Afghanistan, ignorant comme le reste du monde, la folle croissance économique de la Chine et surtout la reprise en main de la Russie par Vladimir Poutine. Depuis lors le monde occidental entretenait de bien plus mauvaises relations avec la Russie qu'avec l'URSS pourtant bien plus dangereuse et menaçante alors, ce qui était absurde, aberrant, illogique, en un mot, totalement bizarre. Discuter n'empêche pourtant pas d'être vigilant, de fixer ces fameuses lignes rouges qui sont d'autant plus respectées que l'on est crédible et que l'on a prévenu. Mais non, le monde occidental préférerait tourner la tête de l'autre côté en se pinçant le nez, et gesticulait ensuite lorsqu'il était trop tard. C'est qu'entre-temps, de nouvelles valeurs confinant au bisounoursisme étaient apparues en Occident. On ne discute plus qu'avec les gentils, donc on ne parle plus aux méchants ou considérés comme tels. C'est ainsi qu'au début du XXI<sup>e</sup> siècle, la Russie s'inspirant des méthodes de l'Anschluss tristement célèbre de l'Allemagne nazie, avait unilatéralement, redessiné ses frontières en dehors de toute légalité internationale. Comme il est évidemment bien trop tard ensuite, lorsque le mal est fait, sauf à se plonger dans une ou des guerres meurtrières dont personne ne veut plus..., jusqu'à la prochaine, cette politique du fait accompli, sans le dire, avait été entérinée.

Mais aujourd'hui le monde a changé. Le monde change d'ailleurs tout le temps, par petites touches, imperceptiblement. Même si l'on ne retient dans la mémoire que les soubresauts bien visibles eux. Pourtant, ces soubresauts sont bien peu de choses comparés à l'accumulation des petits riens quotidiens. Et aujourd'hui la Chine domine le monde grâce à une puissance économique administrée par l'Etat, mais diablement efficace. La Russie pousse toujours ses pions, contournant en l'encerclant, le pré carré américain. Quant à l'Union européenne, comme toujours, elle regarde passer les trains, paralysée par son impuissance et les antagonismes de ses membres dont les intérêts restent toujours divergents après huit décennies de palabres, d'accords et de traités divers qui ont réduit les pays à l'état de nains géostratégiques. En fait, la Russie et surtout la Chine, raisonnent à trente ans, quand l'Occident raisonne lui, à trois mois. Henry Coleman donc, avait bien l'intention de mettre un terme à tout cela, de façon pacifique mais ferme.

Le président Coleman ouvre la réunion.

— Alors Peter, de quoi avez-vous peur cette fois-ci ? Que se passe-t-il donc ? Je dois reconnaître que vous m'avez diablement intrigué en me demandant de provoquer d'urgence cette réunion. De quoi s'agit-il ?

Peter Freeman, comme de très nombreux directeurs de la CIA par le passé, n'est pas un homme issu du renseignement. Il est un politique, juriste de formation, qui par ailleurs a fait ses études de droit avec le président. Il

faut savoir que la *Central Intelligence Agency* est organisée en quatre directions dont les deux plus importantes sont l'Analyse et les Opérations, et dont les directeurs qui sont eux des professionnels du renseignement, ont rang de directeurs adjoints. Peter Freeman repose délicatement sa tasse de café sur la petite tablette fixée sur l'accoudoir de son fauteuil, ôte une miette de viennoiserie collée à la commissure de ses lèvres, glisse son index dans l'encolure de sa chemise l'écartant de son cou maigrichon, balaye la pièce d'un regard circulaire fixant alternativement chacun des hommes présents qui semblent comme suspendus à ce qu'il va dire.

— Bon, comment commencer Monsieur le Président ? Pour être franc, je ne sais pas si ce que je vais vous relater a une quelconque importance, mais dans le doute... Voilà ! Un des satellites *Topaz du National Reconnaissance Office*, ceux qui découlent du programme *Future Imagery Architecture*, nous révèle une suite d'évènements étranges sur la péninsule de Kola dans le district de Lovozoersky, dans la petite bourgade de Krasnoshchelye exactement.

Initié au début des années 2000, le programme *Future Imagery Architecture* (FIA) était centré sur la création et le développement par la société Boeing de satellites-espions plus petits, plus légers et surtout bien plus performants que ceux des générations précédentes. Ce programme n'était rien moins que gigantesque tant par le budget affecté que par le nombre d'employés qui y prenaient part, et certains militaires américains n'hésitaient donc pas à le comparer au *Manhattan Project* qui, sous l'impulsion du président Roosevelt, conçut et développa *Trinity*, la toute première bombe atomique testée à Alamogordo dans le désert du Nouveau-Mexique, avant *Little Boy* à Hiroshima et *Fat Man* à Nagasaki, au milieu des années 1940 grillant ainsi la politesse au régime nazi en Europe.

— Vous parlez hébreu pour moi Peter. Dites-nous-en davantage, réplique Coleman. D'abord où se situent exactement cette péninsule de Kola et cette commune dont le nom est décidément imprononçable pour un non russophone ?

— Cette région, Monsieur le Président, est située au nord de la partie européenne de la Russie au-delà du cercle arctique. Kola dispose de frontières communes avec la Finlande et avec la Norvège et elle est bordée au nord par la mer de Barents et à l'est par la mer Blanche. Il y a deux chaînes montagneuses dans la partie centrale. Kola est une immense toundra forestière qui regorge de ces animaux nordiques comme les renards, les loups ou encore des ours. On y trouve encore de grands troupeaux de rennes et d'élans. Cette région est très peu peuplée, moins d'un million d'habitants. Mais là où cela devient intéressant, c'est que Kola est l'ancienne zone de stockage des déchets radioactifs de l'ex-URSS et selon l'Agence internationale de l'énergie atomique, elle est l'une des plus grandes régions contaminées d'Europe.

— D'accord, Peter, je situe mieux désormais. Alors, ces évènements bizarres ?

— Krasnoshchelye se situe à un peu moins de 300 kilomètres de

Mourmansk, beaucoup plus à l'est, au-delà du cercle polaire. C'est une localité très peu peuplée dont les habitants, des *Izhma Komi* et des *Samis*, en majorité, se moquent totalement du va-et-vient de la politique russe, et vivent en quasi-autarcie depuis des lustres. L'origine de ces ethnies remonte au XVI<sup>e</sup> siècle et leur seule activité connue est l'élevage de troupeaux de rennes.

— Et alors, Peter ?

— J'y viens, monsieur. Il y a un peu plus d'un mois, notre *Topaz* donc, a photographié des cadavres de rennes par dizaines, disséminés dans cette taïga peu boisée. Nous n'y avons pas prêté plus d'attention que ça, mais nous avons tout de même programmé le satellite pour survoler la région toutes les vingt-quatre heures, ce qui nous a permis de constater que, quelques jours plus tard, ces animaux avaient disparu, probablement enterrés pour certains, et dépecés pour être conservés comme réserves alimentaires pour d'autres. Mais ce n'est qu'une supposition et nous ne pouvons pas avoir de certitude à ce sujet. Puis, il y a quinze jours environ, nous n'avons plus décelé la moindre activité humaine dans Krasnoshchelye et ses alentours immédiats. Rues vidées de leurs habitants, véhicules stationnés en permanence, immobiles au même endroit, absence de fumées s'échappant des isbas ou des bâtiments : rien, absolument rien ! Comme si la bourgade s'était soudainement totalement vidée de ses habitants. Enfin, la semaine dernière, nous avons observé que des convois militaires occupaient le village. Mais pas n'importe quels militaires ! Tous les hommes présents portaient des combinaisons de type NBC<sup>1</sup> et semblaient se déplacer avec une infinie précaution. Hier la ville était à nouveau déserte, entourée d'un véritable cordon sanitaire, toutes les voies d'accès étant fermées et contrôlées par des militaires à une distance d'une dizaine de kilomètres. Voilà, Monsieur le Président, nous n'en savons pas davantage, mais tout cela nous semble tout de même bien intrigant.

— En effet, intrigant est même un faible mot. James, de votre côté, avez-vous relevé des communications particulières dans cette zone

Le directeur de la NSA commence par vérifier son nœud de cravate, signe chez lui d'un grand embarras, et tourne la grosse poire qui lui tient lieu de visage en direction de Coleman, avant de prendre la parole. Originaire de Boston, fils d'une famille de la grande bourgeoisie plus qu'aisée, il s'exprime d'une façon un peu précieuse et avec componction comme s'il descendait en droite ligne de la famille Windsor.

— Pour tout vous dire, Monsieur le Président, nous avons bien relevé une densité des communications un peu plus importante qu'à l'accoutumée entre Mourmansk et la région, ainsi qu'entre Moscou et Mourmansk. Les communications en clair, ou celles que nous avons décryptées ne nous ont rien appris de particulier. En revanche, nous sommes certains que les Russes ont mis au point un nouveau système de cryptage que nous n'avons pas encore pu déchiffrer à l'heure actuelle. Nos ordinateurs tournent jours et nuits, mais à l'instant où je vous parle, nous sommes encore dans le brouillard.

---

1 NBC : Nucléaire, bactériologique, chimique

— Cela doit être sérieux ! Je ne vois pas Russes crypter leurs liaisons pour quelques rennes. Bien sûr, je n'oublie pas cette bourgade désertée. Qu'en pensez-vous les gars ?

John Griffin, le Conseiller à la Sécurité nationale, s'empare alors de la parole.

— Monsieur, Peter vient de nous rappeler que cette région était l'ancienne zone de stockage des déchets radioactifs. De plus, nous savons tous que cette zone, du temps de l'Union soviétique abritait une partie de sa flotte de sous-marins nucléaires. Certains, y compris en Russie, surnommaient cette région le Tchernobyl flottant. C'était une véritable poubelle nucléaire. Il est vrai qu'entre temps, les Russes ont évacué une grande partie des réacteurs nucléaires, du combustible, des missiles et des épaves de sous-marins, mais on ne peut exclure que la zone soit par endroits encore profondément irradiée, ce qui pourrait expliquer tout ceci. Je crois que nous ne pouvons pas évacuer cette hypothèse d'un revers de main. De surcroît, les combinaisons NBC sont un indice concordant.

— Ce que vous dites est parfaitement exact John, réplique alors le vice-président Leon Russel qui jusqu'ici est resté totalement muet, se contentant de noircir son bloc de papier de notes et de croquis. Mais pourquoi tant de temps après ? Si ma mémoire est bonne, l'évacuation de tous ces déchets date de 1997. Pourquoi cette brusque hécatombe plus de trente ans après ?

— Tout n'a peut-être pas été enlevé, Leon, reprend Coleman. C'est bien sûr une piste de réflexion, mais si tel est le cas, elle ne regarde évidemment que les Russes et je ne vois pas en quoi cela pourrait nous concerner.

— Vous oubliez, Monsieur, que la frontière norvégienne est à moins de cinquante kilomètres de Mourmansk intervient Jack Buttler, le secrétaire d'État, c'est-à-dire beaucoup plus près que ce village au nom décidément imprononçable. La Finlande est également très proche. Je rajoute que la Norvège est membre de l'OTAN et qu'il y a là, peut-être, une opportunité pour nous d'en savoir davantage.

— C'est une idée à creuser Jack, rétorque alors Coleman. Je suggère que vous vous rapprochiez du gouvernement norvégien. Peut-être ont-ils relevé quelque chose ? Mais restez discret, évidemment, ne parlez de rien. Quant à vous John, mettez-vous en rapport avec le commandement de l'OTAN pour aborder le sujet directement avec Dieter Feld, le secrétaire général. Rendez-vous sur place à Bruxelles, pas de communications sur ce sujet qui pourraient être interceptées par les Russes ou quelqu'un d'autre. Quel que soit le problème, les Russes ne doivent pas savoir que nous savons. Et d'ailleurs que savons-nous en réalité ? Rien du tout. Quant à vous, Peter et James, continuez à observer et à surveiller. Prévenez-moi immédiatement dès qu'il y a du nouveau. Peter, je vous demande également d'étudier la faisabilité d'envoyer des agents sur place. Je sais que cela doit être extrêmement difficile dans une zone aussi peu peuplée, qui plus est contrôlée par l'armée et probablement infestée d'agents du FSB.